

Dès l'introduction, Sonia Darthou rend hommage à Jean-Pierre Vernant, Marcel Detienne et Nicole Loraux, qui ont modifié l'appréhension des mythes grâce à une approche anthropologique, « en les abordant comme des représentations politiques et idéologiques de la cité ». Elle se propose de montrer dans cet ouvrage que les mythes sont des « discours d'identité » qui ont « un sens politique et social ». C'est ici qu'apparaît l'originalité de sa démarche : pour « penser Athènes », comme elle l'écrit page 16, elle analysera l'omniprésence des mythes à travers tous leurs supports, les plus nobles comme les plus humbles. Elle s'appuiera sur les images autant que sur les textes, sur les témoignages de la vie quotidienne autant que sur les œuvres d'art, sur « une insulte au tribunal » autant que sur « l'oraison funèbre de Périclès ».

Dans la première partie, intitulée « Mythe et identité politique », la figure mythique centrale est la déesse Athéna, à laquelle la cité d'Athènes est étroitement liée. La querelle entre Athéna et Poséidon, dont l'enjeu est Athènes, est définie comme un récit mythique des origines, mais aussi comme une illustration de l'*agôn*, de l'affrontement, dont on sait l'importance dans la culture grecque. Querelle qui divise, certes, mais qui aboutit à un partage, à une délimitation des pouvoirs : l'*éris* primordiale s'inscrit dans la cosmogonie dont elle est le dernier épisode et annonce les partages politiques. Cette filiation entre partages primordiaux et partages politiques est particulièrement intéressante. Les pages qui suivent complètent la démonstration : ouvertes par les beaux vers du chœur d'*Œdipe à Colone*, elles montrent comment Athènes s'inscrit dans un « double territoire politique : la terre et le mer », Poséidon n'étant pas, contrairement à ce qui est souvent affirmé, le perdant du conflit, mais un véritable « acteur du partage ». Les divinités ne sont pas rivales mais complémentaires, comme on peut le voir par la mise en images de cet affrontement sur des vases ou au fronton du Parthéon.

Devenue divinité *poliade* d'Athènes, Athéna assure l'unité des citoyens « tissés » ensemble comme les fils du *péplos*, l'étoffe offerte à la statue d'Athéna Polias lors de la fête des Grandes Panathénées. La déesse est aussi *Promachos* (« qui combat au premier rang »), représentée casquée et cuirassée. Elle étend sur Athènes une main protectrice, comme on le voit sur une coupe à boire décrite page 55, et protège la cité de ses ailes, de son égide, de son bouclier. Sur les stèles qui retranscrivent les décrets officiels, elle symbolise Athènes : en décrivant plusieurs de ces stèles, Sonia Darthou montre comment l'image d'Athéna « rend visible le peuple citoyen, rend visibles les décisions de la cité » (p.70). Elle apparaît aussi sur les monnaies, les fameux tétradrachmes athéniens frappés sur leur avers du profil de la déesse couronnée d'olivier, et sur leur revers de la chouette. La circulation de ces pièces dans tout le monde grec en fait des « outils de domination et de promotion identitaire » de la cité (p.88).

Les attributs d'Athéna qui figurent sur les tétradrachmes, l'olivier et la chouette, font l'objet des deux chapitres suivants. L'auteure montre comment l'olivier, associé à la naissance d'un enfant mâle, peut être considéré comme un « signe d'identité masculine citoyenne », en particulier parce qu'il figure dans le serment des éphebes qui marque l'entrée des jeunes Athéniens dans le corps des citoyens : l'olivier peut donc

être qualifié d'« arbre politique ». Il est fait état ici d'une autre fonction, moins connue, de l'olivier : plusieurs vases attiques montrent qu'il est un motif d'épisme de bouclier, et qu'il acquiert ainsi une valeur guerrière. Quant à la chouette, « indissociable de la déesse comme de la cité », elle est également guerrière : elle est figurée sur les vases ou les monnaies de façon frontale, avec des yeux fixes, soulignés par des orbites cerclées ; elle est même, sur un pot attique du Louvre, représentée en armes, comme un hoplite. Elle partage avec Athéna, dont l'épithète est *glaukôpis* (« aux yeux brillants »), le regard fascinant de la Gorgone. De plus, dessinée sur des accessoires de la vie démocratique (plaques de bronze des héliastes, trioboles des juges, tessons d'ostracisme), et même tatouée sur la peau des prisonniers de guerre, elle revêt, comme l'olivier, une signification politique.

La deuxième partie concerne le lien entre les mythes et la citoyenneté : l'analyse porte d'abord sur le mythe d'autochtonie, et sur « le dernier autochtone », Thésée ; ensuite sur la façon dont les mythes sont convoqués au tribunal et dans les discours des orateurs ; elle s'intéresse enfin au recours au mythe dans la « dénonciation comique », titre du dernier chapitre.

Le premier citoyen d'Athènes, selon la *Bibliothèque* d'Apollodore, est Érichthonios, qui naît de la terre et qui est recueilli par Athéna. Érichthonios transmet son autochtonie à tous les Athéniens, et cette identité de naissance légitime la démocratie, ce régime dans lequel les citoyens sont « frères, égaux depuis leur naissance » (p.134). Cette autochtonie est célébrée par les orateurs dans les oraisons funèbres qui, comme on le voit dans *L'Invention d'Athènes*, ouvrage magistral de Nicole Loraux cité dans la bibliographie, glorifient une Athènes unifiée et harmonieuse. Mais l'autochtonie confère aussi aux Athéniens une pureté d'origine, une *eugeneia* qui les distingue des autres Grecs. Ainsi s'explique le caractère exclusif de la citoyenneté athénienne, puisque le régime politique égalitaire d'Athènes est réservé à ceux qui sont de naissance athénienne. Sonia Darthou rend ici évident un aspect paradoxal de la démocratie athénienne : par son ascendance mythique, la cité démocratique reste imprégnée des valeurs aristocratiques.

Ce double mouvement d'ancrage et d'exclusion est illustré par d'autres épisodes mythiques : le roi Érechthée est englouti dans une faille par Poséidon, dont une des épicleses est *gaièochos* (« qui tient la terre »). Ce retour sans violence à la terre scelle entre Poséidon et Érechthée une alliance matérialisée par l'autel qu'ils partagent dans l'Érechthéion, sur l'Acropole. L'exclusion apparaît dans *l'Ion* d'Euripide, où il est dit qu'« Athènes l'autochtone [...] n'est pas une race d'immigrés » (p.162). L'histoire aussi dit cette exclusion : même aux métèques qui ont combattu pour la démocratie contre la tyrannie des Trente, Athènes refuse une naturalisation de masse.

Le dernier autochtone est Thésée : bien que n'étant pas né de la terre athénienne, puisqu'il est originaire de Trézène, en Argolide, le héros a reçu son « autochtonie en héritage ». Il est en effet issu d'une double filiation, avec le roi athénien Égée, qui le relie à la généalogie autochtone, et avec Poséidon, qui lui confère une ascendance divine et le relie à la mer. De plus, sur les peintures de la Stoa Poikilè, portique érigé en bordure de l'agora, qui représentent la bataille de Marathon, il apparaît aux côtés d'Athéna comme un « homme sortant de terre ». Enfin les épreuves qu'il doit affronter, aussi bien sur la route de Trézène à

Athènes que lors de son expédition en Crète, peuvent s'apparenter à une *paideia*, à une « éducation », que l'on peut rapprocher de l'éphébie des jeunes Athéniens ; il est d'ailleurs, sur les vases, représenté comme un éphèbe. À son retour de Crète, Thésée abolit la royauté et pose les bases de la démocratie. La diffusion de son image témoigne de l'importance qu'Athènes lui attribue : on érige sur l'agora le Théséion, sa tombe cultuelle ; on le représente sur la Stoa Poikilè, sur le temple d'Héphaïstos, sur le Parthénon. Sonia Darthou dit avec justesse que sa légende « semble un véritable laboratoire pour construire l'identité politique de la cité » (p.183). Après les guerres médiques, pour s'accorder avec les prétentions impérialistes d'Athènes, le mythe de Thésée prend un tour plus maritime, quand le roi Minos demande au héros de prouver son lien filial avec Poséidon en plongeant au fond de la mer pour récupérer l'anneau d'or qu'il y a jeté. L'iconographie illustre cette vocation maritime de Thésée présentée, selon le mot de Claude Calame, comme une « autothalassie » qui fait écho à l'autochtonie d'Érichthonios. Il apparaît comme l'« archétype de l'Athénien », car il incarne « la complexité de l'identité athénienne qui s'actualise, en ce V^e siècle, grâce à Athéna et Poséidon, entre terre et mer » ; grâce à lui « les Athéniens vont être triplement enracinés : dans leur terre, sur la mer et dans leur régime politique » (p.197-198).

Le chapitre suivant a pour objet la présence des mythes dans les discours politiques et judiciaires où, selon l'expression de l'auteure, « ils s'avèrent être de véritables outils rhétoriques ». S'appuyant sur une bibliographie abondante (cf. n.1, p. 260), celle-ci remarque qu'il est difficile de séparer mythe et histoire et que cette distinction relève d'une lecture moderne. La chronique du « Marbre de Paros », par exemple, montre qu'il n'y a pas de solution de continuité entre les personnages mythiques et les personnages historiques. Cette proximité est encore plus évidente dans les oraisons funèbres : les guerres mythiques ont pour les Athéniens une valeur « ancestrale » car les valeurs héroïques sont aussi des valeurs citoyennes. Les mythes ont donc un rôle pédagogique puisqu'ils incitent à rivaliser avec les héros et à passer du plan individuel au plan collectif, prenant ainsi valeur de paradigme. Comme le dit Suzanne Saïd (cf. n. 26, p. 261) une « relation dialectique » s'instaure entre le mythe et l'histoire ; en effet les mythes « rendent intelligible le passé, construisent les valeurs politiques, inspirent les actes du présent » (p.208). L'art oratoire judiciaire montre aussi comment le mythe acquiert une valeur argumentative : les figures mythiques sont citées pour inscrire l'action présente dans une temporalité ancestrale qui sert de référence, de cadre juridique pour prononcer le jugement.

Le dernier chapitre, beaucoup plus court, est consacré à la « dénonciation comique ». La figure centrale en est Aspasia, célèbre courtisane du V^e siècle et compagne de Périclès, associée par les poètes comiques à des femmes mythiques pernicieuses pour les hommes : Hélène, Omphale ou Déjanire. De la même façon, Aristophane compare la courtisane Laïs à Circé. Le but recherché est le discrédit d'un citoyen athénien sous emprise féminine ; ce but est politique, car le présent étant la « matière première de la comédie », selon l'expression de Silvia Milanezi citée page 237, on voit comment l'actualité politique est mise en relation avec les mythes, et comment les figures mythiques « font tomber la frontière entre mythe et histoire » (p.238). Ce sont là les derniers mots de l'ouvrage, qui en rappellent le sujet.

Sonia Darthou, en mettant en relation l'histoire d'Athènes et ses mythes fondateurs, montre comment les événements historiques et les récits mythiques se nourrissent mutuellement, dans un va-et-vient permanent entre présent historique et passé mythique. En s'appuyant non seulement sur les textes, mais aussi sur les vases, les stèles, les frises des temples, les pièces de monnaie, c'est-à-dire sur les objets et le décor de la vie quotidienne, elle apporte un éclairage personnel à ces questions. Il est dommage toutefois que l'ouvrage se termine un peu abruptement par le dernier chapitre, sans qu'une conclusion rassemble les éléments de l'analyse et les mette en perspective. Malgré cette réserve, nous pouvons dire que, par cette étude, l'auteure révèle une nouvelle façon d'aborder la question maintes fois traitée de la construction d'Athènes. En mettant sous les yeux des lecteurs les textes et les images qui fondent son propos, elle a su rendre visible, dans ses manifestations concrètes, la façon dont s'est constituée Athènes « entre mythe et politique ». Ajoutons pour finir que le livre est d'une lecture agréable : l'écriture en est claire et précise, la mise en page aérée et élégante ; les notes de fin de volume et une bibliographie abondante apportent un complément bienvenu.

Isabelle Lejault (novembre 2020)

Association CNARELA

© Antiquité-Avenir